

## UN

*De nos jours*  
*Silver Creek, Montana*

**A**vant même de l'entendre, il pressentit son arrivée : un brusque frisson lui glaça les os et chacun de ses muscles se contracta par un instinct primaire, aiguïlé par des années d'expérience. Ce doit être ce qu'un chien ressent dans ces moments de calme qui précèdent un séisme, songea-t-il, lorsque l'animal est le seul à avoir idée des ravages à venir. Lorsque lui seul sait que tout va basculer. Pendant une fraction de seconde, il envisagea une évasion tactique avant leur arrivée, mais là, au milieu des pins et autres conifères, ses efforts seraient déployés en pure perte. Jusqu'où irait-il ? Peut-être atteindrait-il la rivière, voire la ligne des arbres avec un peu de chance. Et ensuite ? Il devait se trouver à quatre-vingts kilomètres de la ville la plus proche, avec ce qui tenait dans son sac à dos pour seul équipement.

De toute façon, ils l'avaient déjà trouvé. Cela signifiait donc qu'ils savaient.

Il considéra l'autre rive. Combien de temps lui restait-il ? Une minute ? Deux, peut-être ? Tandis qu'il se grattait la tête, sur laquelle trônait une vieille casquette de l'armée,

son regard tomba sur une truite arc-en-ciel qui nageait paresseusement près de la surface et contemplait la danse du leurre rouge et noir sur l'eau. Il venait de passer une heure à attirer le poisson hors de sa cachette. Peut-être avait-il encore le temps. Décidément, s'il y avait bien une chose qu'il avait en horreur, c'était de tout laisser en plan.

— Allons, viens, petite. Viens voir papa, murmura le beau brun ténébreux.

Hypnotisée par la mouche, la truite s'approchait. Toutefois, au moment où elle allait mordre à l'hameçon, l'eau fut soulevée dans les airs et se mit à tourbillonner dans un vacarme tonitruant. Trop tard. Ils étaient déjà là.

Dans le ciel, l'énorme appareil aux pales vrombissantes éclipsa le soleil avant de franchir la ligne des arbres et d'immobiliser son imposante masse juste au-dessus du pêcheur. Des gouttes d'eau éclaboussèrent son menton ombré d'une barbe de trois jours. Le bruit d'un hélicoptère Bell UH-1Y Venom est une chose qu'un soldat revenu du front n'oublie jamais, car c'est celui qui accompagne son arrivée sur le terrain des opérations et celui qui marque pour lui la fin des combats... s'il est encore en vie. Le pilote atterrit dans une clairière près du cours d'eau, et un jeune d'une vingtaine d'années, vêtu d'un costume, sauta à terre alors que les pales de l'appareil brassaient toujours l'air vif.

— Derrick Storm ? cria-t-il. C'est bien vous ?

Le pêcheur jeta un coup d'œil dédaigneux au gamin.

— Jamais entendu ce nom, grommela-t-il.

Ne sachant trop que faire, la jeune estafette se retourna vers l'hélicoptère. Une porte glissa sur le côté, et un homme plus âgé, replet, posa le pied dans l'eau. Lentement, il gagna la rive et mit ses mains en coupe autour de ses lèvres.

— C'est Jedidiah qui m'envoie ! cria-t-il.

— Connais pas.

— Il a dit que vous diriez ça, brailla son interlocuteur. Mais, selon lui, vous lui devez bien ça, à cause de Tanger.

Tanger. Cela avait très mal tourné, à Tanger. Même après toutes ces années, chaque fois qu'il y repensait, le pêcheur sentait encore coller contre sa joue le lino froid et gluant sur lequel s'était répandu son propre sang. Il voyait encore les corps enchevêtrés et entendait les appels à l'aide auxquels personne ne répondait. Sans Jedidiah...

Tout en rembobinant sa ligne, l'homme s'avança vers l'hélicoptère. Sans adresser un mot aux deux inconnus qui l'attendaient, il ramassa ses affaires et grimpa à bord.

Tanger. Une sacrée dette. Jedidiah savait combien il avait été difficile pour lui de s'évanouir ainsi dans la nature. De disparaître de la circulation. De mourir, du moins aux yeux du monde. Un monde qui avait tenté de le tuer, et pas qu'une fois, loin de là. Jedidiah avait compris pourquoi il était si important pour lui de cesser d'exister. Or voilà que son sauveur le rappelait, qu'il l'entraînait de nouveau vers tout cela, tout ce dont il s'était efforcé de se libérer. À bord de l'hélicoptère, le pêcheur regarda par le hublot et contempla le cours d'eau, la prairie, le ciel bleu..., tout ce qu'on lui demandait d'abandonner.

— Allons-y, déclara-t-il.

— Vous êtes donc bien Derrick Storm ! Vous n'êtes pas mort comme tout le monde le croyait ! s'exclama le jeune homme.

D'un signe du pouce, son aîné enjoignit le pilote à décoller.

— Ça fait combien de temps, Storm ? Combien d'années que vous êtes mort ? enchaîna-t-il.

Près de quatre. Quatre ans de solitude. De paix. D'introspection. De réflexion et de reconsidération. Jedidiah le connaissait mieux que quiconque. Il savait qu'il suffisait de jouer cette carte pour le faire revenir. Tanger.

Même mort, Derrick Storm payait toujours ses dettes.

## DEUX

À l'atterrissage du C-21A Learjet sur le tarmac de la base militaire d'Andrews, dans le Maryland, une longue limousine noire attendait Derrick Storm moteur tournant.

Rasé de près, vêtu d'un costume Caraceni taillé sur mesure et chaussé de Testoni noires, il se dirigea droit vers l'arrière de la voiture. Un officier du SPS, le service de police interne à la CIA, lui ouvrit la portière.

En se glissant sur la banquette arrière en cuir, Storm découvrit, assis en face de lui, Jedidiah Jones, le directeur du Service des opérations clandestines (NCS), autrement dit la division de la CIA chargée du recrutement des barbouzes auxquels on confiait les sales boulots à l'étranger.

Jones inspecta Storm par-dessus ses demi-lunes perchées sur son nez, un appendice si souvent mis à mal que les chirurgiens avaient fini par renoncer à le réparer. Bien qu'il eût l'âge d'être le père de Storm, le directeur du NCS était encore physiquement apte pour l'armée : bâti comme un pitbull, il portait le crâne rasé et possédait une voix rauque qui semblait en colère même lorsqu'il vous adressait un compliment, chose qui arrivait rarement.

— Tu as l'air en bien meilleure forme que la dernière fois, déclara Jones.

— Difficile de faire pire, rétorqua Storm tandis que la limousine prenait la direction de Washington en empruntant un trajet qu'il ne connaissait que trop bien.

Jones grogna.

— Tanger, ç'a été une véritable chienlit. Rien n'a marché comme prévu. Ça arrive. En tout cas, je suis ravi de te voir.

— Pas moi.

— Je ne te crois pas, Storm. Les gars comme toi ont besoin d'adrénaline. Les gars comme toi aiment se frotter au danger. Tu n'étais pas vraiment heureux dans le Montana, déclara Jones. Au fond de toi, tu le sais. Et moi aussi. Tu savais que ce jour viendrait.

— Vous vous trompez ; j'étais bien tranquille.

— Foutaises ! Tu te mens à toi-même.

— Écoutez, je suis là, dit Storm. Mais une fois que j'aurai terminé ce pour quoi vous m'avez fait venir, ce sera fini pour moi. Je repartirai. On sera quittes.

Jones sortit un épais cigare de la poche de son paletot, en arracha le bout d'un coup de dent, puis le contempla avec amour avant de l'allumer.

— Et Clara Strike, alors ? demanda-t-il. Elle ne compte plus pour toi ?

Storm avait toujours été habile à dissimuler ses sentiments. Une nécessité dans son métier. Pas question d'offrir à Jones la satisfaction d'une réaction. Ni maintenant ni jamais. N'empêche, Jones avait mis le doigt sur quelque chose. Storm et Clara avaient travaillé ensemble.

Dans une entente parfaite... en mission comme au lit. Elle faisait partie des raisons pour lesquelles il avait décidé de disparaître. Des raisons pour lesquelles il aurait préféré demeurer dans l'ombre.

Par une ironie du sort, Clara avait elle aussi un jour été déclarée morte. Il existait même un certificat de décès le confirmant dans les archives, à Richmond. Il l'avait cru

lorsque Jones lui avait annoncé sa disparition. La nouvelle l'avait anéanti ; c'était l'une des premières fois dans son souvenir qu'il pleurait un défunt. Sa mort représentait pour lui une perte incommensurable.

Puis, il avait découvert que c'était un mensonge. Orchestré par Jones. Pour le bien de la CIA. Pour celui du pays. Mais pas pour le sien. Il lui avait fallu longtemps pour accepter l'idée que Clara n'était pas morte, que quelque part, elle respirait, elle mangeait, voire faisait l'amour avec un autre pendant qu'il la pleurait. Pourtant, elle ne l'avait pas contacté. Elle lui avait laissé croire qu'elle avait été tuée. Pourquoi ? Être mort semblait faire partie des risques du métier quand on travaillait pour Jones. Une exigence professionnelle. N'empêche que sa mort l'avait profondément blessé.

Sa mort à lui avait-elle eu les mêmes répercussions sur elle ? se demandait Storm.

— Ne t'inquiète pas, déclara Jones. Clara est à l'étranger.

— Faites-moi plaisir, dit Storm. Ne lui dites pas que je suis en vie. Cela... compliquerait les choses.

Jones sourit bêtement, révélant deux belles rangées d'implants parfaitement alignés.

Jones avait-il un cœur ? Ou bien n'était-ce qu'un machiavélique ? Un homme de glace. Storm n'aurait su dire, même après toutes ces années de collaboration.

— Comme tu veux, Derrick.

Jones inhala une longue bouffée de tabac.

— Je veux que vous me promettiez autre chose, le relança Storm. Quand j'aurai fait ce que vous attendez de moi, promettez-moi de me laisser retourner parmi les morts, pour de bon cette fois.

Jones se pencha, la main tendue, pour sceller le marché.

- Tu as ma parole.  
— Ma dette est levée ?  
— Totalement. Après cette fois, ce sera terminé, certifie Jones. Et puis, tu te fais vieux, tu te ramollis.  
Storm lui rendit son sourire.  
— Qu'y a-t-il de si important pour que vous invoquiez Tanger ?  
— Un enlèvement. Ici, à Washington.  
— Tout ça pour un enlèvement ? répéta Storm d'une voix incrédule.

— L'affaire ne s'arrête pas là.

Comme toujours, avec Jones. L'esprit de Storm s'emballait déjà. Jedidiah Jones ne l'avait certainement pas fait sortir de sa retraite à cause d'un simple kidnapping. Cela n'avait pas de sens.

La CIA n'était pas autorisée à opérer à l'intérieur des frontières des États-Unis. Les affaires d'enlèvement relevaient de la juridiction du FBI, et, même si la CIA et le FBI présentaient toujours un front uni en public, Storm savait qu'une âpre rivalité les opposait. Doux euphémisme, d'ailleurs : Jones détestait cordialement l'actuel directeur Roosevelt Jackson.

— Qui a été enlevé ? s'enquit Storm.

— Le beau-fils d'un sénateur, répondit Jones. Un nommé Matthew Dull. Son beau-père est Thurston Windslow, le représentant du Texas.

Thurston Windslow. Le premier acteur de la pièce de kabuki sur le point de commencer. Windslow était l'un des hommes les plus puissants du Capitole et il présidait la SSCI – la commission de surveillance chargée de tenir à l'œil la CIA et Jedidiah Jones.

L'intérêt de Jones n'avait donc rien d'étonnant. Toutefois, il devait y avoir d'autres acteurs, et l'enjeu devait en effet dépasser ce simple enlèvement.

— Qui a enlevé son beau-fils ? demanda Storm.

Jones agita son cigare pour chasser d'un même geste la fumée autour de lui et la question de Storm.

— Nous nous rendons au bureau de Windslow. Il te racontera tout. Comme ça, tu regarderas les choses d'un œil neuf, sans idées préconçues.

Storm connaissait la chanson. C'était typique de Jedidiah Jones. Il aimait que ses agents évaluent les situations par eux-mêmes, qu'ils se forment leur propre opinion. Pour voir ce qu'ils parviendraient à apprendre.

S'ils découvriraient des éléments à côté desquels lui-même était passé. Jones vous fournissait juste de quoi vous mettre le pied à l'étrier, puis vous distillait ses informations au compte-gouttes lorsqu'il le jugeait utile et seulement s'il le jugeait utile. Jones ne dévoilait guère son jeu et, même une fois le travail terminé, on ne savait jamais à quoi il avait servi au juste. Seul Jones avait une vision d'ensemble des choses.

Il opérait dans un monde de fumée et de miroirs où tout n'était qu'apparence, et rien ne pouvait être pris pour argent comptant. Même ses collaborateurs les plus proches n'étaient jamais assurés de savoir ce qu'il manigançait.

— Et le FBI, alors ? demanda Storm.

Jones haussa les épaules.

— Eh bien, quoi ? Ils sont sur l'affaire. L'agent spécial chargée de l'affaire est une certaine April Showers.

Entrée en scène d'un nouvel acteur.

— April Showers ? C'est son vrai nom ?

— Absolument. Ses parents devaient avoir le sens de l'humour<sup>1</sup>. Ou c'étaient des hippies dans les années soixante. Quoi qu'il en soit, elle nous attend sur place, au bureau du sénateur.

— Et qui suis-je censé être ?

— Un conseiller spécial. Tu t'appelles Steve Mason.

---

1. Son nom signifie « giboulées de mars ». (NDT)



Ainsi, Derrick Storm peut reposer tranquillement dans sa tombe.

— Et si ça tourne mal, on ne trouvera aucune trace d'un Steve Mason.

— Exactement, confirma Jones.

— Tout ça..., le fait de venir me chercher, de me forger une fausse identité..., ça me paraît beaucoup d'efforts pour un simple enlèvement.

Jones souffla une série d'anneaux parfaits.

— C'est quand même regrettable qu'il soit interdit de fumer partout, déclara-t-il entre deux ronds de fumée. Encore un art qui se perd.